

Réalité et défis de la mission de la CM en Papouasie Nouvelle Guinée

par Rolando C. Santos, C.M.

Province des Philippines

C'est en 1999, à la veille du grand Jubilé, que, pour la première fois, j'ai entendu mentionner le nom de la Papouasie Nouvelle-Guinée, à notre réunion de Conseil. Le P. Robert Maloney, Supérieur Général, avait envoyé une lettre au P. Manuel Ginete, notre Provincial aux Philippines, pour lui demander des volontaires disposés à servir de formateurs au Séminaire du Saint-Esprit à Bomana. Présentant que le Conseil avait des difficultés à trouver quelqu'un susceptible de répondre à cette demande, je me suis spontanément porté volontaire. C'était pour moi l'occasion rêvée que j'attendais pour répondre à l'appel de partir en mission.

Ce n'est que six mois plus tard que j'ai de nouveau entendu parler de la Papouasie Nouvelle-Guinée. Je prêchais alors une retraite en Thaïlande aux Filles de la Charité, lorsque je reçus un fax inattendu du P. Maloney me demandant si je voulais aller en Papouasie Nouvelle-Guinée. Je n'ai pas mis longtemps à répondre. Dans le courant de la nuit, j'ai écrit ma lettre. Je disais « oui » et j'expliquais pourquoi. L'année 1999 était celle du jubilé d'argent de mon ordination et aller en PNG représentait une excellente façon de remercier le Seigneur pour le don merveilleux du sacerdoce. En outre, l'année du grand Jubilé était pour moi un moment propice pour répondre à l'appel d'aller en mission et de continuer le travail d'évangélisation. Enfin, la Papouasie Nouvelle-Guinée était l'endroit idéal. C'est un pays du Tiers Monde, pas trop éloigné des Philippines. Là, les gens comprennent l'anglais. Et le travail de formation de séminaristes est, pour moi, quelque chose de familier. En outre, j'arrivais au terme de mon deuxième mandat de six ans comme Directeur Provincial des Filles de la Charité. Tout semblait donc me dire que ma place était en PNG.

1. Pays surnommé « Paradis »

Ce n'est que le 6 février 2001 que je suis finalement arrivé dans ce beau pays, que l'on nomme aussi « Paradis ». C'est le plus grand des pays du Pacifique ; il est situé au Sud-Ouest de l'Océan Pacifique,

au Nord de l'Australie et à l'Est de l'Indonésie. Une forêt pluviale dense occupe les trois-quarts du pays. Il n'y a que très peu de routes, et seul 4% de celles qui existent sont pavées.

C'est la couleur de la population qui, dès mon arrivée, a retenu mon attention. Leur peau est très foncée et c'est pourquoi on les appelle "mélanésiens" (Mélanésie signifiant « Ile des Noirs »). Ils ont l'habitude de mâcher du bétel, ce qu'ils font un peu partout. Selon le recensement de 2003, la population de la PNG est de 5,5 millions d'habitants. Du point de vue culturel, le pays est très diversifié. On y parle plus de 800 idiomes, même si les langues officielles sont le « Tok Pisin » et l'anglais.

Les premiers contacts des indigènes avec les Blancs remontent à peine à 120 ans. Vers les années 1800, l'Allemagne a colonisé la partie Nord du pays qu'elle a appelée Nouvelle-Guinée. Environ à la même époque, la Grande Bretagne a colonisé la partie Sud, qu'elle a appelé Papouasie, de « papua » qui signifie cheveux crépus. Après la première guerre mondiale, la colonie allemande a été confiée par la Ligue des Nations à l'Australie, qui l'a administrée ainsi que la Papouasie. En 1975, le pays est devenu indépendant sous le nom de Papouasie Nouvelle-Guinée. Aujourd'hui il se bat pour préserver ses abondantes ressources naturelles et ses riches traditions, tout en faisant un bond de géant pour passer de l'Âge de la Pierre à l'Âge de la Mondialisation.

2. Problèmes et opportunités

Une des valeurs culturelles fortes de la Papouasie Nouvelle-Guinée est le système de parenté. J'ai été impressionné de voir à quel point les indigènes connaissent tous leurs parents, y compris leurs cousins au 4^{ème} degré, qu'ils appellent frères et sœurs. Ces liens familiaux très forts leur donnent le support dont ils ont besoin pour continuer à exister. Malheureusement ces liens de parenté ont également engendré des hostilités tribales qui se poursuivent encore de nos jours et provoquent beaucoup de pertes en vies humaines et en biens. Le système *wantok* (liens étroits basés sur un langage commun), a entraîné la corruption de fonctionnaires du gouvernement, souvent tentés d'utiliser l'argent public exclusivement pour leurs propres familles et clans et non pour la communauté toute entière. Il en résulte que beaucoup de services publics essentiels — notamment la santé et l'éducation — ont été négligés. De nombreux postes d'aides sanitaires sont en voie de disparition. Le SIDA est en augmentation et nombreux sont ceux qui meurent de pneumonie, de malaria, ou d'autres maladies. Il y a une grande pénurie d'écoles car le gouvernement n'a pas les fonds nécessaires pour construire des écoles, ni pour payer les salaires des professeurs.

La criminalité est un gros problème dans de nombreuses villes, notamment dans la capitale Port Moresby. Sans éducation et sans travail beaucoup de jeunes sont poussés vers la criminalité. À Port Moresby et dans ses banlieues, la population doit se protéger elle-même contre ce que l'on appelle des voyous, qui commettent des vols à main armée et n'hésitent pas à tirer sur leurs victimes ou même à les violer. D'où la mauvaise réputation acquise par la PNG auprès de la communauté internationale, d'être un des pires pays pour y vivre. Pendant ma première année en PNG, des voyous sont entrés dans la propriété des Franciscains et ont tué un vieux prêtre qui dormait dans sa chambre. Cela s'est passé à 8 kilomètres de notre séminaire.

3. Le christianisme et le défi d'une nouvelle évangélisation

En dépit de la criminalité et de la violence qui sévissent dans le pays, la PNG se considère comme une nation chrétienne. Les Maristes ont été les premiers missionnaires catholiques à arriver dans le pays, en 1845. Ils s'installèrent dans les îles Woodlark et Rooke. Ensuite ce sont les frères et les prêtres du PIME qui sont arrivés en 1852 mais, comme les Maristes, ils ne sont pas restés longtemps en raison de maladies et du peu de succès de leur évangélisation. En 1882, les missionnaires du Sacré Cœur sont arrivés et, en 1896, la Société du Verbe Divin. Vers la fin du 19^{ème} siècle ce sont les Congréganistes, les Méthodistes, les Luthériens et les Anglicans qui ont débarqué et, en 1908, les Adventistes du Septième Jour. Aujourd'hui, d'après les statistiques de l'an 2000, les Catholiques romains forment toujours la majorité des chrétiens, avec 27% de l'ensemble de la population chrétienne. À noter, toutefois, que les Adventistes du Septième Jour, les Évangélistes et les Pentecôtistes, ont enregistré une augmentation de 71% de leurs membres entre 1990 et 2000, contre 24% pour les catholiques et 38% pour l'ensemble des chrétiens. Cette réalité pose donc un défi à l'Église qui doit remettre en question sa présence en PNG pour savoir si elle répond réellement aux besoins et aux aspirations de la population qui se tourne désormais massivement vers les nouveaux groupes chrétiens.

Il est incontestable que les missionnaires catholiques et protestants ont largement contribué au bien du pays, notamment en évangélisant et pacifiant les tribus hostiles et en introduisant des services de première nécessité en matière de santé et d'éducation. Cependant, simultanément, les efforts des missionnaires ont déraciné de nombreux indigènes de leur propre culture. Certains d'entre eux ont privilégié une attitude paternaliste et, en quelque sorte, de supériorité, et n'ont fait que très peu pour contextualiser l'évangile. Ils ont également contribué à la dispersion des tribus, clans, communautés et familles, sous des dénominations différentes.

Alors que les premiers missionnaires sont arrivés il y a 156 ans, de nombreuses zones de la PNG n'ont été évangélisées qu'il n'y a que 50 ou 70 ans. De nombreuses pratiques non-chrétiennes persistent encore aujourd'hui, telles que les luttes tribales, la polygamie, la sorcellerie, l'usure. Le besoin d'approfondir une foi héritée des grands-parents, est aujourd'hui un des défis urgents que doit affronter l'Église en PNG.

4. Bomana

La banlieue de Bomana est située à environ 12 kilomètres de l'aéroport international Jackson de la capitale Port Moresby. Elle est bien connue pour sa prison ainsi que pour son cimetière mémorial de guerre. Bomana abrite également l'Institut Catholique de Théologie (CTI), le Séminaire du Saint-Esprit (HSS) et sept autres instituts de formation appartenant à différentes congrégations religieuses. Ils sont tous situés sur un vaste campus. Cette année 2004, 165 séminaristes étudient au CTI, dont 74 viennent du HSS et 91 sont des religieux. Les étudiants du HSS viennent de 16 diocèses différents de PNG et des Îles Salomon.

Le HSS compte parmi son personnel enseignant, cinq prêtres formateurs. Deux sont diocésains et trois Vincentiens. Les deux diocésains sont le recteur, un Australien, et l'assistant spirituel, un indigène. Les trois Vincentiens sont les Pères Tulio Cordero, Homero Marín et Rolando Santos. Nous avons également un missionnaire volontaire laïc qui est l'économiste et l'homme d'affaires du séminaire.

5. Une nouvelle mission internationale

C'est le 6 mai 2003 que la Communauté Vincentienne de Bomana a été créée. C'est une des nouvelles missions internationales créées par le Supérieur Général et directement supervisées par lui. Les confrères de Bomana viennent de différentes provinces. Le P. Santos vient des Philippines ; il est arrivé le 6 février 2001. Il est directeur spirituel du séminaire, professeur de prédication, de direction spirituelle et de théologie au CTI. Il est également le supérieur de la communauté. Le P. Marín vient de la Province de Colombie ; il est arrivé le 26 juillet 2002. Il est vice-recteur du séminaire, directeur pastoral, responsable de l'infirmerie et, en outre, trésorier de la communauté. Le P. Cordero vient de la République Dominicaine mais appartient à la Province de Porto Rico. Il est arrivé le 27 février 2003. Il est directeur académique, bibliothécaire et directeur musical au séminaire. Il collabore à la direction spirituelle et enseigne l'histoire de l'Église au CTI. Il est également le secrétaire de notre communauté.

Nous ne savons pas très bien combien de temps nous allons rester au séminaire du Saint-Esprit. Le P. Maloney nous a fait comprendre que nous ne sommes pas là pour diriger le séminaire mais seulement pour y prêter assistance jusqu'à ce que des formateurs locaux soient en mesure de prendre la relève. Notre contrat se termine l'année prochaine, en 2005, mais il sera très probablement renouvelé.

6. Besoin urgent de formateurs

En tant que nouveau venu à Bomana, on m'a informé que, depuis longtemps, on attendait les Lazaristes pour qu'ils contribuent à la formation des séminaristes. En effet, le séminaire du Saint-Esprit manquait alors de formateurs. Ceux-ci changeaient en outre constamment, au point qu'il était difficile de créer une tradition solide au séminaire. Enfin, compte tenu de la difficulté de trouver un recteur et un directeur spirituel il était même question de fermer le séminaire.



Le P. Rolando Santos après avoir célébré l'Eucharistie avec un groupe de *Mekeos de Maipa*, Bereina (Papouasie et Nouvelle Guinée) vêtus de leurs habits traditionnels.

Dans les années 1990, il est arrivé que la façon dont la formation sacerdotale était faite à Bomana déplaît aux Évêques. En conséquence, les diocèses de Rabaul et Vanimo avaient retiré leurs séminaristes et leur personnel. Le séminaire était donc resté sans le personnel de formation nécessaire. Il avait alors été question de mettre des prêtres indigènes à la tête du séminaire, mais ce n'était guère facile car les Évêques tenaient fermement à leur personnel. L'absence de formateurs disponibles, volontaires et qualifiés nuisait à la discipline du séminaire. C'est alors que les Évêques ont fait appel aux Lazaristes, sachant que la formation du clergé est un de leurs charismes privilégiés.

7. Séminaire du Saint-Esprit

C'est au mois de mars 1963 que les Évêques catholiques de PNG et des Îles Salomon ont fondé le séminaire du Saint-Esprit, dans le but de former des candidats au sacerdoce catholique romain. C'est à Kap (près de Madang) qu'il a d'abord été installé, sous les auspices de la Société du Verbe Divin. Il a, par la suite, été déplacé à Bomana, où les missionnaires du Sacré Cœur ont ouvert le séminaire du « Bois-menu ». En 1994, suite aux recommandations faites durant la visite romaine guidée par l'Évêque d'alors, George Pell, le séminaire du Saint-Esprit a été scindé en deux institutions. L'HSS (Séminaire du Saint-Esprit) de dimension non académique, pourvoyait à la formation sacerdotale diocésaine, tandis que le CTI (Institut Catholique de Théologie) pourvoyait à la formation sacerdotale académique aussi bien des candidats diocésains que religieux.

8. Voyous, malaria et « Papuan Blacks »

Quiconque arrive à Bomana, s'éprend facilement de la beauté du milieu naturel et de l'environnement non pollué. Cependant, tôt ou tard, il doit apprendre à se méfier de trois choses : des voyous *raskol* (criminels de droit commun), de la malaria et des *Papuan Blacks* mortels. L'année de mon arrivée, des voyous ont volé dans notre cuisine et emporté des provisions alimentaires, pour une valeur de 4.000 kina (US \$ 1188). L'année précédente, des voyous avaient pénétré dans la maison des Franciscains et tiré dans les jambes de deux séminaristes. La malaria est un autre problème. Tous les ans de nombreux séminaristes attrapent la malaria. Les symptômes en sont connus : mal à la tête, vertiges, vomissements, courbatures et accès de fièvre. Le P. Homero assiste les malades, les confie au docteur et leur procure des médicaments. Le troisième problème : les « Papuan Blacks », des petits serpents venimeux dont la morsure peut tuer en 15 minutes. Ils abondent dans la propriété du séminaire. Deux mois après l'arrivée d'Homero, un séminariste a été mordu par un serpent mais, heureusement, il n'est pas mort.

9. Les séminaristes

La plupart des séminaristes proviennent de familles d'agriculteurs. Ils ont en général entre 22 et 30 ans. Ils sont robustes et laborieux, gentils et sympathiques. Ils aiment être en compagnie, mâcher du bétel, plaisanter et marcher pieds nus. J'admire tout particulièrement leur assiduité et les efforts qu'ils font pour étudier, ainsi que leur conduite plutôt raisonnable en classe en dépit de l'éducation rudimentaire qu'ils ont reçue chez eux. J'admire également leur bon sens, l'intérêt qu'ils portent aux questions de justice et de famille, leur franchise et leur sens de l'humour. Leur foi est simple et il très édifiant de voir des étudiants passer du temps supplémentaire à la chapelle pour prier. Ceux qui ont déjà terminé leurs études religieuses, font encore trois ans de théologie au HSS. Ceux qui ne les ont pas encore terminées, restent six ans. Ensuite ils retournent dans leurs diocèses respectifs pour y être ordonnés diacres ou prêtres.

10. Quelques défis dans la formation du séminaire

Bien que la PNG et les Îles Salomon aient beaucoup de vocations, malheureusement dans le passé il n'y a pas eu de sélection adéquate des candidats séminaristes. Nombre d'entre eux n'ont pas fait l'expérience d'une direction spirituelle régulière. En conséquence, nous les formateurs, rencontrons parfois des séminaristes qui ont des problèmes d'alcoolisme et des problèmes liés à la chasteté. Nous rencontrons également des séminaristes qui n'ont pas une vision bien claire de leur vocation ou de leurs motivations à devenir prêtre. Entrer au séminaire apparaît comme un moyen facile de recevoir une éducation gratuite et de devenir « quelqu'un ». Dernièrement, cependant, les différents diocèses et séminaires ont été plus prudents dans leur processus de sélection. Les Évêques s'assurent que les étudiants considèrent plus sérieusement prière et direction spirituelle. Au HSS, grâce à des conversations, à la direction spirituelle et aux sessions de formation du jeudi, les étudiants commencent à apprécier davantage la valeur de la prière et de la direction spirituelle, et à percevoir plus honnêtement leur vocation. Il est également remarquable que 32 prêtres et religieux — qui habitent en général sur le campus —, se soient rendus disponibles pour la direction spirituelle des séminaristes.

Un autre défi est de proposer aux séminaristes des modèles à suivre. En général, les séminaristes admirent le zèle et la piété des missionnaires ainsi que de quelques prêtres indigènes. Mais il arrive que certains d'entre eux se scandalisent. En effet, il n'est pas rare que des prêtres indigènes continuent à s'occuper de politique en dépit de la menace de suspension de leurs Évêques. Il existe, en outre, le problème de l'alcoolisme et de l'infidélité au vœu de célibat. D'où le défi pour nous, Lazaristes, d'être fidèles à notre engagement sacerdotal et d'être des exemples pour les séminaristes.

Un dernier défi se présente au HSS : celui de la culture. Nous sommes cinq à faire partie du personnel, nous venons de cinq pays différents et, par conséquent, de cinq cultures différentes. En outre, trois d'entre nous sont Lazaristes, tandis que les deux autres sont diocésains. Les séminaristes eux-mêmes proviennent de différentes cultures. Cette diversité multiculturelle devient parfois une source potentielle de conflit et de malentendus entre nous. Toutefois, nous apprenons petit à petit à nous écouter les uns les autres avec plus d'ouverture et de respect, à résister à la tentation de juger et d'imposer notre propre façon limitée de voir les choses, et à nous permettre de nous enrichir par l'expérience, la formation, la culture et la personnalité des autres.

En général, nous, les Lazaristes du HSS, nous sommes heureux d'être ici dans ce pays et nous considérons privilégiés de servir l'Église de Papouasie Nouvelle-Guinée et des Îles Salomon. Nous sommes prêts à servir aussi longtemps qu'il sera nécessaire. Notre seule requête est que vous, qui avez lu cet article, vous souveniez de nous dans vos prières, car ce n'est qu'avec la grâce de Dieu que nous pouvons persévérer dans notre engagement vincentien de suivre le Christ et de travailler ensemble dans la foi et la joie à l'évangélisation des pauvres et à la formation du clergé en Papouasie Nouvelle-Guinée.

(Traduction : FRANÇOISE AZEMAR TURCO - A.I.C. Italie)